

—Que prétends-tu faire ? interrogea le comte avec anxiété.

—Je réglerai ma conduite sur la vôtre. Ne laissez rien transpirer, car je serais sans miséricorde.

—Je te promets de me taire. Mais, ô mon fils, poursuivit le malheureux en joignant les mains, je t'en prie, sauve Elisa, indique le contre-poison, sois meilleur que je ne l'ai été.

—D'abord, mon père, je n'ai pas encore avoué qu'Elisa ait été empoisonnée. Ensuite, l'eût-elle été, je serais impuissant à neutraliser les progrès du mal : il est trop tard.

—Trop tard ! trop tard ! Oh ! serait-il vrai ? Mais non, il est temps encore. Tu me rendras ma fille, n'est-il pas vrai ?

—Mon père, assez sur ce sujet : cessez vos instances ; je vous ai dit que je ne pouvais rien.

Et l'expression farouche de la figure du docteur annonça au comte de Garderel qu'il serait inflexible.

Voyant que M. de Garderel ne répondait pas, Félix reprit :

—Maintenant, mon père, puis-je me retirer ?

—Comme il vous plaira, dit le comte avec un douloureux soupir.

Alors Félix prit son chapeau et ses gants qu'il avait déposés sur un meuble, salua froidement son père, et sortit de l'appartement. En passant devant la loge de Marberie, il fit un signe au concierge, qui répondit d'une manière affirmative. Le docteur, une fois hors de l'hôtel, se dirigea en toute hâte vers son habitation de la rue Menilmontant. Arrivé au pavillon que nous connaissons, il s'enferma dans le cabinet noir, où il resta fort longtemps. Quand il le quitta, une partie des rayons étaient vides ; les flacons et les bocaux avaient disparu. Le docteur avait évidemment l'intention d'effacer toute trace du travail auquel il s'était livré précédemment. Les ordres qu'il donna ensuite à son domestique, l'ameublement qu'il commanda pour son laboratoire, achevèrent de prouver qu'il voulait complètement transformer l'appartement, jusque-là dérobé à tous les regards indiscrets.

Après le départ de son fils, M. de Garderel demeura livré au plus affreux désespoir. Quand il se leva, il pouvait à peine se soutenir, tant avaient été terribles les émotions qu'il venait de subir. Son œil était hagard ; toute sa figure était contractée ; on eût dit que sa chevelure, en désordre et grisonnante, avait achevé de blanchir. Il parcourut son cabinet en chancelant comme un homme ivre ; puis il sortit, et se ren-

dit à la loge du concierge. Marberie venait de partir. Désappointé de ne pas rencontrer celui qu'il cherchait, le comte plongea son regard dans la chambre qui servait d'appartement à Marberie. Il s'aperçut aussitôt qu'une cassette, renfermant les objets précieux, argent, titres, bijoux du concierge, avait disparu. Cette remarque confirma M. de Garderel dans la pensée que Marberie le trahissait. Cela ne formait plus pour lui l'ombre d'un doute ; il connaissait à fond l'habileté, l'astuce, la méchanceté de son ancien complice. Le comte rentra chez lui comme un insensé. Il comprenait le danger où il était, à chaque instant, de tomber dans l'abîme entr'ouvert désormais sous ses pas, sans pouvoir rien faire pour éviter la fatalité qui le poursuivait. Situation terrible : mais, juste châtiment d'une vie souillée des plus odieux forfaits.

VIII

LE LIT DE MORT

Les forces de l'infortunée Elisa diminuaient de plus en plus. En vain les médecins habiles, qui la traitaient et la voyaient chaque jour, tentèrent d'enrayer le mal ; leurs efforts furent superflus. La jeune fille elle-même s'aperçut que sa vie s'éteignait rapidement, et que son mal était inguérissable. Sa mère et sa sœur ne la quittaient pas ; son père venait fréquemment auprès d'elle, mais s'éloignait presque aussitôt. La vue de son enfant, aux prises avec la mort et victime d'un crime que lui seul connaissait dans sa maison, lui faisait un mal affreux. Son âme, dévorée de remords, accablée par le malheur qui s'abattait sur sa famille, ne lui laissait aucun repos. Celui qui eût pu pénétrer dans le cœur de cet homme dur, sauvage, farouche, y eût trouvé le désespoir et les tourments des damnés.

Mme de Garderel succombait sous le poids de sa douleur ; car rien au monde ne pouvait consoler la malheureuse femme ; sa foi avait disparu ; elle avait abandonné le Dieu de sa jeunesse, celui-là seul qui, aux jours de l'épreuve, peut consoler et fortifier les âmes. L'âme restait quelquefois de longues heures à contempler sa fille, qui tantôt dormait d'un sommeil fébrile, tantôt gémissait sous les étreintes du mal secret qui brisait sa vie. Souvent elle était obligée de sortir pour pleurer en liberté.

Clémence, non moins affligée que sa mère, se montrait seule à la hauteur de la situation. Sa